

CHACUN SON MÉRITE



M. de La Haute-pote. — Il m'en coûte de demander la main de votre fille pour mon fils. C'est toujours pénible pour une famille de sang noble comme la nôtre de se mêler ; mais...

M. Litoifi Dupays. — C'est malheureux, à part mes cochons Berkshire, je n'ai rien de sang sur ma terre, mais je défie bien qu'on puisse surpasser ma récolte.

MON JOURNAL

...Le jour où j'ai eu dix-huit ans, sur la première page de ce cahier, strictement fermé à clef, j'ai écrit ces simples mots :

MON MARIAGE

Et déjà ils sont cinq couchés dans la poussière ! Ce soir, j'en suis sûre, c'est le tour d'un sixième candidat. Est-ce enfin celui-là qui est destiné à devenir mon très humble et très obéissant seigneur et maître ?

Qu'il se prépare, en tout cas, à passer l'examen le plus sévère et le plus minutieux !

Je ne suis pas comme maman, moi, je ne perds pas la tête !

26 octobre, 4 heures.

Je ne me trompais pas... C'était bien le sixième !... Mais procédons par ordre et notons par le menu les événements petits et grands de la soirée d'hier.

Après le dîner, nous montons nous habiller, maman et moi. J'y mets du temps et du soin. Je m'applique enfin, je dois en convenir... Je ne redescends qu'au bout d'une heure et demie...

Sur mon chemin, au retour, je trouve toutes les portes ouvertes, et pendant que, sans bruit, je m'approchais du petit salon, j'entends papa qui disait à maman :

— Alors, vous croyez qu'il est nécessaire ?...

— Absolument nécessaire... Songez-y donc !... Votre présence est indispensable...

La tentation était trop forte... Je m'arrête... j'écoute... N'étais-je pas dans mon droit ? y eut-il jamais indiscretion plus légitime ?

— Pourquoi indispensable ? réplique papa... Je le connais, ce jeune homme... Je l'ai rencontré très souvent au club... J'ai même fait, un soir, le whist avec lui... Il ne joue pas trop mal... Il a vu hier Irène à cheval, il l'a trouvée ravissante. C'est vous que cela regarde... vous et Irène.

Mon ami, je vous assure qu'il est de la plus stricte convenance...

C'est bien... c'est bien... j'irai... j'irai...

Et le silence... Plus rien... J'attendais le nom... Pas de nom !

Le cœur me dansait un peu dans la poitrine... et, comme j'étais un peu serrée... très serrée même... je l'attendais distinctement faire "tic, tac ! tic, tac !" contre mon corsage.

J'entre enfin et je reste là deux ou trois minutes ; on ne voulait rien me dire ; je devais avoir l'air de ne rien savoir.

Je savais quelque chose cependant, et quelque chose de très important : il était du Jockey Club. Ce à quoi je tiens par-dessus tout ! Si j'attache à cela tant d'importance, c'est la faute de papa : pour lui, quelqu'un qui n'est pas du Club n'existe pas. J'ai été élevée dans ces idées-là. Mon mari sera du Jockey !

Nous partons tous les trois, dans le landau, papa morne, abattu, silencieux ; maman toujours dans la même excitation ; moi, en apparence impassible, mais intriguée cependant... Pourquoi ce mystère ?... Ce monsieur m'avait vue la veille à cheval... Il était bien honnête de m'avoir trouvée ravissante !... Était-ce lui qui avait demandé à me revoir à la lumière ?... Tout cela me paraissait incorrect... On aurait dû le soumettre à mon examen, ce jeune homme, avant de lui faire avec une telle libéralité, à pied et à cheval, les honneurs de ma personne... Enfin !

À dix heures et demie, nous arrivons chez les Mercery... Hélas ! pauvre papa ! c'était bien une soirée musicale, ce qu'il y a de plus dur pour quelqu'un qui n'est pas rompu à ces plaisirs-là... Un quatuor... et tout ce qu'il y a de plus classique !

Peu de monde, — une vingtaine de personnes...

Une drôle de soirée qui sentait la hâte et l'improvisation, une petite soirée de brio et de broc qui n'avait ni corps ni ensemble ; on ne se connaissait pas ; on ne se tenait pas ; le médecin des Mercery, leur architecte, leur notaire, évidemment invités pour meubler, pour garnir, pour faire nombre.

C'est que c'est le diable d'organiser, au mois d'octobre, quelque chose de convenable. Il y a si peu de monde à Paris ! On est obligé de se contenter, pour les petits comités, de gens qui feraient à peine partie des grandes fêtes en pleine saison, au mois de mai.

En arrivant, nous tombons sur l'andante d'une sonate, si bien que nous pouvons nous faufiler à la sourdine, en tapinois. Je vais m'installer dans un petit coin, et, de là, rapidement, d'un seul coup

d'œil, j'examine le champ de bataille. Ça et là des vieux ou des demi-vieux, défraîchis et déplumés

Rien pour moi !...

Mais, dans l'angle opposé, un petit tas de quatre petits jeunes gens, tous les quatre inédits. Pas d'hésitation possible ! Là est l'ennemi !

Oui, mais lequel est-ce ?... Je fais ce raisonnement qui me paraît admirable dans sa simplicité : "C'est celui qui va me regarder avec le plus d'acharnement"... Je baisse modestement les yeux et je prends l'attitude d'une demoiselle bien sage

qui s'abandonne toute entière aux sévères jouissances d'une sonate d'Haydn. Puis, tout d'un coup, je lève le nez,

et mon regard va tomber droit sur le petit tas^s des petits jeunes gens. Mais je suis obligée de baisser le nez plus vite encore que je ne l'avais levé : tous les quatre me regardaient avec une évidente curiosité et avec un évident plaisir...

Je laisse un peu marcher la sonate et je renouvelle l'expérience... Même résultat !... Encore ces quatre paires d'yeux braqués sur moi...

Et ainsi de même à plusieurs reprises.

Fin du quatuor... Petit méli-mélo... Je n'y tiens plus ; j'emène maman un peu à l'écart, et là, je lui dis :

— Maman, je t'en supplie, montre-le-moi.

— Comment, petite vilaine, tu as deviné ?

— Oui, oui, j'ai deviné... Mais montre-le-moi, vite, vite... La musique va recommencer.

— Eh bien ! c'est ce grand brun à gauche, sous le tableau de Meissonier... Ne regarde pas... il te regarde...

— Il n'est pas le seul ; ils ne font que cela, tous, tous, tous !

— Il ne regarde plus... Tiens... Il s'approche de ton père... Il lui parle.

— Il n'est pas mal.

— Je crois bien qu'il n'est pas...

— La bouche un peu grande...

— Je ne trouve pas.

— Oh ! si maman !... Mais enfin l'ensemble peut aller.

— Et si tu savais ! Naissance, fortune, tout ce qu'on peut désirer ! C'est un hasard tellement extraordinaire...

— Et il s'appelle ?

— Le comte de Martelle-Simieuse... Ne regarde plus ; il recommence à te regarder... Oui, c'est un Martelle-Simieuse, et les Martelle-Simieuse sont cousins des Landry-Simieuse et des Martelle-Jonzac... Or, vois-tu, les Martelle-Simieuse.

Un des musiciens fait "toc toc" sur son petit pupitre... Voilà qui coupe court au torrent d'éloquence de maman... Nous nous aseyons... C'est du Mozart maintenant... Je me reblottis dans mon petit coin et je m'abîme en de profondes réflexions.

Comtesse de Martelle-Simieuse !... Deux noms ! Mon rêve ! Avoir deux noms !... J'aurais préféré duchesse, naturellement ; mais il y a si peu de ducs, de vrais ducs, de ducs incontestables — vingt-deux seulement, je crois, — que c'est une chimère d'espérer... Va donc pour comtesse !

Comtesse de Martelle-Simieuse... Le nom a de la tournure... Je me le répète à moi-même... Je n'écoute pas du tout le quatuor de Mozart... Est-ce bien du Mozart que jouent ces deux violons, cet alto et cette basse ?... Les quatre instruments me chantent une chanson dont voici le refrain : *Madame la comtesse de Martelle-Simieuse...* IRÈNE DE CANTHOR.

LA FORCE DE L'HABITUDE



— Photographie (qui prend le portrait d'un voleur partant pour vingt ans de pénitencier). — Bien ! Maintenant, prenez une expression de gaieté naturelle.